**Podcast Sea More Blue, Episode 2 – William Pillot**

Les imaginaires de la mer, de l’eau et de l’océan, dans la culture Grecque Antique

Béné Meillon :

Bonjour et bienvenue ! Vous écoutez *Sea More Blue*, un podcast rattaché au séminaire de recherche du même nom, qui est basé à l’Université d’Angers. Je m’appelle Béné Meillon, et je suis Professeure des Universités à l’UA, à Angers, où je suis responsable scientifique du séminaire de recherches interdisciplinaire *Sea More Blue*. Alors pour l’année 2024-2025, je suis entourée pour la création de ce podcast de deux jeunes chercheuses : Valentine Porcile, doctorante à Nantes Université ; et Lucie Vejux, étudiante en deuxième année du Master Humanités Environnementales, à la NU également ; et stagiaire à l’UA, dans le cadre du séminaire *Sea More Blue,* sur lequel repose donc la réalisation de ce podcast. Dans ce podcast, comme dans le séminaire de recherche éponyme, nous nous intéressons aux perceptions, aux représentations et aux imaginaires de l’eau, des mers et des océans. Pour ce faire nous analysons des récits, des imaginaires et des représentations qui émergent de la littérature et des arts, mais également des sciences humaines, des études culturelles, et des sciences dites « du vivant » ; conviant ainsi des chercheurs et des chercheuses dont les travaux relèvent de disciplines variées, pour venir nous parler d’imaginaires océaniques et aquatiques, pour plonger avec elles et eux dans des mondes bleus, et pour bleuir ainsi notre compréhension du monde.

Aujourd’hui, je suis avec Valentine Porcile et nous accueillons William Pillot, qui est Maître de Conférences à l’Unité mixte de recherche TEMOS à l’Université d’Angers, pour le deuxième épisode du podcast *Sea More Blue* consacré aux imaginaires de la mer et de l’océan, peut-être plus largement de l’eau, dans l’Antiquité, et plus précisément, dans la culture grecque.

Béné Meillon :

Bonjour William !

William Pillot :

Bonjour.

Valentine Porcile :

Bonjour.

Béné Meillon :

Alors, est-ce que tu peux nous dire, par rapport à tes travaux, pourquoi il te semble intéressant aujourd’hui de se pencher de nouveau sur les mythes grecs du point de vue de l’Océan ?

William Pillot :

Alors de manière générale, je pense que les mythes grecs ont à nous apporter, comme ils l’ont toujours fait, sur notre rapport au monde, notre rapport à la vie, et donc plus particulièrement notre rapport, en l’occurrence, à l’océan, à la mer, à l’élément liquide en général. Les mythes ont ceci de particulier qu’ils donnent à voir des imaginaires ancrés dans des civilisations ou des sociétés différentes de la nôtre ; mais qui nous parlent encore puisqu’ils ont une dimension d’universalité, qui nous touche et qui nous amène éventuellement à décentrer notre regard par rapport au monde qui nous entoure, et aux perceptions souvent impensées qui biaisent notre sensibilité.

Valentine Porcile :

Oui, pour rebondir sur cette idée justement, que les Grecs nous donnent à voir des imaginaires qui nous parlent encore... j’avais cette question : en quoi l’essor du domaine de recherche des humanités bleues, finalement, vous a-t-il permis de porter un regard nouveau sur votre recherche ?

William Pillot :

Alors « humanités bleues » ou « humanités vertes »… Comme ici nous sommes sur la passerelle d’Augustin Berque, j’aimerais citer ses travaux et ceux de son collègue Jacques Gernet qui, lorsqu’il réfléchissait à la façon dont les couleurs pouvaient être décrites en Occidentaux dans le monde chinois… il prenait le terme « Tsing ». « Tsing », c’est bleu-vert, une manière pour moi de botter un peu en touche. Et donc les « humanités vertes bleuies », ou les humanités bleues avec ce qu’elles conservent de vert (ça nous amène tout de suite aux difficultés de nommer par le chromatisme un rapport spécifique au monde)… m’ont beaucoup apporté dans la mesure où, venant d’une histoire très classique, j’ai lu des travaux d’anthropologue, d’ethnologue, de sémiotique aussi, qui m’ont invité en fait à repenser toute une partie des catégories qui structuraient ce que j’appelais « le monde grec antique », et qu’on m’avait enseigné tel quel.

Vous savez, cette idée que les Grecs ont tout inventé, que nous en sommes les héritiers. Tout va bien, c’est très rassurant, très valorisant. Et puis à un moment, le monde flanche, surtout dans le contexte de crise écologique que nous traversons. Les certitudes chancellent et on est obligé d’aller voir les textes. Comme toujours dans tous les moments de crise, on retourne vers les textes. On pose des questions de traduction… et donc c’est ce que m’ont apporté les humanités bleues et les humanités vertes, que je mettrais du coup dans le même bloc. L’écocritique, que j’ai découverte notamment à l’université d’Angers grâce aux… Ça, c’est l’intérêt des discussions avec les collègues, avant l’arrivée de Béné Meillon : Bertrand Guest, par exemple, Anne-Rachel Hermetet. Ce sont des collègues qui, en discutant avec eux, m’ont sensibilisé à ces questions. Et bon après, évidemment, dans le programme de recherche Hésiode qui était déjà financé par la Maison Sciences Humaines Ange-Guépin, nous avons eu l’occasion de travailler justement avec des chercheurs en écocritique, comme Bertrand Guest déjà, et donc de mettre en commun ces réflexions qui nous ont enrichis, effectivement.

Béné Meillon :

Tu nous prépares déjà la transition vers un des prochains épisodes, où nous aurons la joie d’accueillir Bertrand Guest, qui nous parlera de ses travaux…

William Pillot :

…que je salue.

Béné Meillon :

Alors, pour en revenir aux mythes grecs, dont il me semble peut-être qu’aujourd’hui on peut en proposer des lectures écocritiques, écopoétiques… Est-ce que tu peux, peut-être, revenir sur des mythes grecs, les plus importants, les figures de divinités notamment, qui ont trait au monde de l’eau ?

William Pillot :

D’abord, je pense qu’il faut commencer par le commencement. Il existe plusieurs théogonies dans la tradition grecque antique, c’est-à-dire plusieurs récits de l’origine des dieux, donc de l’origine du cosmos, du monde. On parle de cosmogonie aussi. Parmi celles-ci, il en existe certaines qui placent l’eau, et plus précisément l’océan, à l’origine du monde. Alors, ce ne sont pas forcément celles qui l’ont emporté, qui sont donc les plus connues. Ce n’est pas forcément celles que le grand public va avoir en tête. Ce n’est pas, par exemple, celles qu’on trouve dans la Théogonie d’Hésiode, mais dans les traditions orphiques et dans les lectures philosophiques qu’on a pu avoir ensuite, dans l’Antiquité classique. Dans ces cosmogonies, on trouve des traces d’un élément liquide et d’une figure divine - Océanos, à l’origine du monde.

Par exemple, si on cherche… c’est un travail qui a suscité beaucoup de débats historiographiques… si on cherche quelle est la cosmogonie d’Homère dans les poèmes homériques, on s’aperçoit qu’elle est différente de celle d’Hésiode, et que l’océan est au centre. Alors au centre, qu’est-ce que ça veut dire ? Est-ce que ce sont les soubassements du monde ? Est-ce que c’est l’origine chronologique ? Est-ce que la terre flotte sur un flot, qui est aussi source de vie ? Vous voyez, ce sont des questions complexes. En tous cas, pour commencer, il y a cet Océanos qui s’est peu à peu effacé à l’époque classique, mais qui est une divinité primordiale : source de vie, socle du monde, frontière infranchissable, lieu qui sépare le monde des vivants du monde des morts ; et d’une certaine manière, le monde des mortels du monde des immortels. Ce qui n’est pas incompatible.

Donc c’est dire qu’effectivement, l’eau peut être considérée comme au centre de certaines cosmogonies grecques, ce qui n’est pas pour nous surprendre si on remet… Ces mythes, il ne faut pas en avoir une vision éthérée, en l’air, dans les sociétés qui les ont produits. Bon, ce sont des sociétés où la mer est partout. Ce sont des sociétés évidemment de marins, de pirates, de commerçants, de voyageurs, de colonisateurs. Quand on est en Grèce, on est toujours entre terre et mer. La mer n’est jamais loin. Dès qu’on monte une petite colline, on voit la mer. De même d’ailleurs quand on est sur mer, on voit toujours la terre. C’est une navigation par cabotage, donc c’est inextricable. Et c’est ce qui explique sans doute que les autres cosmogonies qui mettent la terre au centre, qui nous intéressent moins aujourd’hui, mais qui m’intéressent par ailleurs, ont pu être en dialogue avec ces cosmogonies qui mettent l’eau au centre.

Alors, je parlais des lectures philosophiques qui ont pu proposer une sorte d’analyse rationnelle. Donc ceux qu’on appelle les physiologues, ceux qui font des *logoi*, des discours, sur la *phusis,* la nature ; eh bien certains, comme Anaximandre, disent l’élément central du monde… ou Thalès, Thalès de Milet, qui est plus connu… Thalès, Anaximandre disent : l’eau est l’élément premier, et c’est l’élément qui structure la *phusis*. Alors, l’histoire du monde, c’est l’histoire de l’eau. C’est-à-dire qu’il y a un cycle de l’eau. C’est une chose qui nous parle aujourd’hui d’un point de vue écologique. Il y a un cycle de l’eau, il y a une évolution générale aussi de l’eau, de l’état, disons, liquide vers un état gazeux. Donc, c’est vraiment l’eau au sens H2O, ce n’est pas seulement l’élément liquide. Et donc par exemple, on peut lire chez certains présocratiques que le devenir du monde, c’est un assèchement général. Et donc, ça va avec la vision eschatologique de la fin de la vie. La fin de l’eau serait la fin de la vie. Ça aussi ça peut nous parler évidemment.

Aujourd’hui, quand on lit ces textes fragmentaires de l’époque archaïque, on a l’impression qu’ils sont évidemment dotés d’une certaine actualité. Mais votre question portait peut-être aussi sur les… disons… les figures, les figures de divinités qui ensuite se substituent à cette figure primordiale et à cet élément. Alors là, évidemment, il y a Poséidon, par exemple.

Valentine Porcile :

Oui, qui est beaucoup plus connu.

William Pillot :

Voilà. Poséidon, c’est celui auquel on pense. Alors le Poséidon, disons, de Percy Jackson… c’est-à-dire que voilà, il a un trident, il est dans l’eau, il a une barbe. Là aussi, ce serait rassurant. Par rapport à ce que j’ai dit tout à l’heure, il est notable que Poséidon… ses premières occurrences, ses premières épiclèses… c’est « l’ébranleur des sols » : c’est une divinité terrestre. Ça peut surprendre, mais Poséidon est une divinité terrestre. Et en fait, le fait de bouger, de faire des séismes, ça crée une interaction entre la mer et la terre. Donc Poséidon… il est la divinité de l’interaction entre la mer et la terre, ce qui plaît aux Grecs puisque les Grecs sont toujours entre terre et mer. Son trident, c’est ça : il le plante dans la terre, pas dans l’eau. Et il crée un séisme. Et de ce séisme peut jaillir de l’eau, qui peut être effectivement un raz de marée type tsunami, ce que les Grecs connaissent très bien. Ils connaissent le pouvoir destructeur de ces séismes. Ça peut être aussi une eau claire, qui est une fontaine, et qui est source de vie. C’est la *pēgē*, la source qui donne son nom à Pégase. Pégase, on le connaît comme cheval ailé, mais son pouvoir principal, c’est qu’avec son sabot, il tape le sol, et de l’eau claire en jaillit. Et donc, lui est une créature liée à Poséidon, justement.

Donc voilà, il y a Poséidon qui vient en tête tout de suite, mais qui est tout sauf simple en fait. Et puis il y a dans les enfants monstrueux de Gaïa… donc dans la cosmogonie hésiodique cette fois. Dans la Théogonie d’Hésiode, cette entité qui s’appelle Pontos. Pontos, donc qu’on peut traduire par « la mer » ; c’est un autre terme, peut-être moins connu que Thalassa ou Thalatta. Et Pontos, eh bien, c’est une divinité qui engendre des monstres, justement. C’est l’une des spécificités aussi que ces divinités, disons… marines partagent avec des divinités terrestres telles que Gaïa… C’est qu’elles ont une sorte de… Alors, le terme qu’on emploie, à mon avis, est malheureux… de parthénogenèse. C’est-à-dire comme la Vierge qui enfante. Ils sont en principe masculins… Ça ramène Gaïa et Pontos à la Vierge Marie. Et je pense qu’on est très, très loin de ce qu’il faut penser, à mon avis. Mais c’est plutôt, en fait, une puissance de génération spontanée que la mer partage avec la terre. C’est-à-dire que les humains naissent de la terre, ils sont autochtones au sens étymologique. Et de la mer naissent… bien naissent quoi ? Naissent des monstres, justement. Des monstres… alors… qui sont vraiment monstrueux par leur taille, leur férocité, la multiplication de leurs membres. Donc ils sont en dehors de l’ordre olympien et de l’ordre humain. Ils sont terrifiants. Ils sont combattus par les dieux et les héros, mais ils ont un rôle cosmique très important. Et puis Pontos, c’est la mer née de Gaïa, et qui elle-même engendre toute une série de monstres comme ça.

Et donc parmi ces créatures qui peuvent être monstrueuses et qui naissent du flot, il y a Aphrodite. Et ça, c’est le grand paradoxe, c’est que cette monstruosité, elle est aussi accompagnée de cette divinité de l’amour, de la beauté née de l’écume. C’est un thème, évidemment, qui a traversé toute l’iconographie moderne. On a en tête le fameux tableau, bien sûr. Mais elle est dans cette série de monstres et elle est aussi dangereuse, Aphrodite, que ces monstres qui ont été engendrés par Pontos. Donc vous voyez, à chaque fois, ça permet de pointer, je dirais, l’ambiguïté fondamentale de cet élément marin, aquatique, humide ; à la fois fascinant, à la fois monstrueux et toujours omniprésent.

Béné Meillon :

Et tu as mentionné Thalassa. Est-ce que tu peux nous situer, s’il te plaît, Thalassa par rapport à Pontos dans cette cosmogonie ?

William Pillot :

Oui. Alors, Thalassa, à la différence de Pontos, qui désigne une divinité, ou donc un concept divinisé, comme ce qu’on a dans la Théogonie d’Hésiode… Thalassa, c’est vraiment un terme géographique. C’est la mer, c’est l’étendue maritime. Pierre Chantraine, à l’époque, qui était le grand maître de l’étymologie grecque, avait réfléchi sur les origines grecques ou non grecques, de Pontos et de Thalassa, respectivement. Parce que c’est vrai que c’était étonnant d’avoir ces deux mots qui n’ont rien à voir l’un avec l’autre, et qui coexistent tout au long de la longue histoire grecque.

On a des mers qui sont désignées par Pontos comme le *Pontos Euxeinos*, le Pont-Euxin, ce qu’on appelle nous la mer Noire. Donc ça peut aussi être une appellation géographique. Et puis on a des mers, évidemment, qui sont désignées par Thalassa. Mais donc, les deux coexistent. Alors Thalassa, on peut la mettre de ce côté dans ces affaires de divinités, disons… ce n’est pas une divinité : c’est la mer sur laquelle on navigue, c’est la mer qui rassure les Grecs. Lorsque dans l’Anabase de Xénophon, lorsque les Dix-Mille terminent leur remontée, donc (c’est ce que signifie Anabase), ils sont partis du cœur de la Mésopotamie, et ils arrivent au littoral. Ils voient la mer : « Thalassa, Thalassa ! ». Ce cri fameux… Donc c’est vraiment la mer qui veut dire qu’on va pouvoir rentrer chez soi, qu’on va pouvoir construire des navires. Et puis en bon Grec, à partir du moment où on a la mer, on peut rentrer chez soi. Même si ça peut prendre des années, comme Ulysse, mais c’est toujours… Voilà, on est sur la mer et on finit par rentrer chez soi.

Donc je dirais que c’est Thalassa la mer, pour faire simple. A la différence de Pontos, qui est autre chose, qui est le flot ; et puis cette divinité monstrueuse qui engendre… enfin qui est dotée d’une capacité, voilà.

Valentine Porcile :

Ici, on pourrait penser à Océanos, qui est vu donc comme une sorte de fleuve primordial finalement. Et est-ce qu’on pourrait l’envisager… surtout qu’il est souvent représenté comme un bandeau circulaire… est-ce que c’est le cycle de l’eau lui-même ? Ou est-ce que cette circularité, c’est aussi une forme de cycle, ici ?

William Pillot :

Oui, alors on pourrait dire qu’Océanos est le cycle de l’eau. C’est intéressant comme lecture. Évidemment, ça serait la lecture qu’on en ferait, disons, en termes naturalistes. Océanos, en termes mythologiques, c’est un titan. Donc il s’inscrit dans une généalogie ; c’est un titan parmi d’autres. Il est quand même le premier d’entre eux. C’est notable. Et son épouse est la dernière d’entre eux, d’entre les Titanides, Thétys.

Océanos a aussi cette particularité qu’il est un Titan qui ne partage pas le destin des autres, puisqu’il ne se joint pas à la révolte des Titans. Il reste à l’écart, ce qui lui permet justement de ne pas être dans le Tartare. Donc ça explique qu’il reste dans le monde géographique. Il n’est pas dans l’au-delà. Et c’est ce qui fait, par exemple, que lorsqu’il discute avec Prométhée dans la tragédie classique, eh bien, il est un peu raillé parce qu’en quelque sorte, c’est une figure de traître. Il n’a pas rallié ses frères. Et lorsque Prométhée est châtié par Zeus, Océanos essaie d’aller le consoler. Et Prométhée l’envoie bouler, quand même. Il lui dit : « Rentre chez toi », c’est-à-dire au pourtour du monde, là-bas. Donc c’est un titan, mais c’est un titan à part, aussi.

Et alors après, il y a un devenir d’Océanos, et notamment dans la tradition… disons… géographique. Océanos devient la mer extérieure. C’est-à-dire qu’il y a la mer Méditerranée, en fait, c’est Thalassa. Et puis lorsqu’on franchit les colonnes d’Héraclès, on arrive dans l’océan, exactement. C’est pour ça qu’on a ces distinctions, nous, mer/océan. On arrive dans l’océan, qui est la mer extérieure, celle du pourtour du monde, en effet. Maintenant, est-ce que, pour rebondir sur la question « est-ce que c’est le cycle de l’eau ? »… On peut l’envisager dans la mesure où effectivement, Océanos est aussi le père des fleuves. Et puis, il intervient dans une série de récits mythologiques, locaux, étiologiques, qui mettent en scène justement les interactions entre humains et fleuves.

Béné Meillon :

Et c’est par rapport aussi à la lecture que tu nous avais proposée d’Eschyle, justement, cette scène où Océanos essaie de porter secours à Prométhée, ou en tous cas le rejoint. Et tu nous avais lu ce passage où il est dit - alors c’est une traduction, et ce dont je me souviens… mais la traduction est que Océanos a quitté le fleuve sur les ailes du vent, quelque chose comme ça.

William Pillot :

Oui.

Béné Meillon :

Donc là, on est bien peut-être dans un phénomène d’évaporation et de changement d’état de l’eau qui, par un phénomène d’évaporation, a peut-être réussi à voyager jusqu’à Prométhée sous la forme de nuages. Peut-être… peut-être ?

William Pillot :

Tout à fait ! C’est vraiment une lecture très intéressante, je pense, qu’on peut faire. Il y a d’abord cette dissociation entre ce fleuve, le pourtour qui est Océanos, et Océanos qui arrive à s’en extraire. Donc on ne sait pas trop ce que c’est. Donc, est-ce que c’est… ? Voilà… Il voyage effectivement sur une entité complexe qui est une sorte d’oiseau ou, effectivement, de créature, qui vole, qui se déplace, éthérée … Et il peut aller jusqu’aux hautes montagnes du Caucase, qui sont la source des cours d’eau. Donc effectivement, on peut avoir cette lecture, en effet, de cycle de l’eau.

Ça correspond aussi à des conceptions antiques sur le cycle de l’eau. Il y a eu Aristote notamment, mais Hippocrate aussi, qui ont réfléchi à ces questions. La question des sources, qui interpelle toujours beaucoup les Grecs… Les sources du Nil, par exemple… Les sources peuvent se confondre avec l’océan. Donc ça, ça nous paraît contre-intuitif puisque nous, on a évidemment l’idée que le fleuve se jette dans l’océan. Mais pour les Grecs, la source peut aussi être Océanos. Par exemple, le Nil est un fleuve qui relie une mer à une autre, et ces deux mers sont reliées par Océanos, dans la géographie grecque antique - qu’ils reprennent d’ailleurs des Égyptiens, en partie. Ce n’est pas purement grec. On l’avait évoqué lors de la première journée d’étude. Il y a… On pourrait aussi aller du côté des géographies mésopotamiennes, et on retrouve cette idée d’un fleuve qui entoure le monde. Et ce fleuve communique par capillarité au-dessus et au-dessous. Donc, comme avec les nappes phréatiques, ils communiquent avec l’ensemble du monde. Donc oui, il y a le cycle de l’eau, en l’occurrence.

Béné Meillon :

Et on pourrait presque même aller plus loin, dans le mariage avec Thétys… On peut se demander dans quelle mesure il n’y a pas une représentation, qu’on pourrait dire aujourd’hui, à la lumière de ce que les scientifiques ont révélé … de la circulation thermohaline. Cette circulation des grands courants océaniques à travers le globe, qui dépendent de… «*Thermo*-haline » : donc de la température de l’eau… Plus l’eau est froide, plus elle plonge en profondeur. Et aussi de la densité de l’eau, qui au-delà de sa température, dépend aussi de sa salinité. Et en fait, on voit bien qu’il y a aussi maintenant dans l’Océan lui-même des courants, qui sont plus ou moins salés. Et cette histoire de mariage avec Thétys, c’est intéressant et on se demande dans quelle mesure… Est-ce qu’il est possible… En tout cas, aujourd’hui, on a envie, de façon écopoétique, de le dire comme ça… Est-ce que Océanos, ce n’est pas aussi peut-être cette circulation, et du cycle de l’eau et celle qu’on appelle « thermohaline » aujourd’hui… donc qui relie aussi l’eau de l’atmosphère aux plus grands courants de l’océan ? Bon… dont on entend beaucoup parler aujourd’hui, avec notamment le risque que ce qu’on appelle l’AMOC… qu’un courant soit perturbé par le réchauffement global. Ça te semble pertinent de lire ça comme ça, aujourd’hui ?

William Pillot :

Oui, moi ça me plaît beaucoup comme interprétation ! Et je pense que c’est la grande plasticité des mythes. C’est ce que j’ai dit dans l’introduction, c’est-à-dire que le mythe garde une pertinence. On peut le lire de différentes manières. Il a cette force d’acception, cette capacité d’acception… de différentes lectures. Alors, est-ce que ça signifie que les Grecs de l’Antiquité avaient déjà connaissance de ces phénomènes ? Ça, ce sont des questions complexes. Il faut vraiment être prudent.

Mais il est vrai que bien souvent, que ce soit les sciences du vivant, que soit la géologie, l’archéologie, on commence par un dédain, en fait, des savoirs traditionnels. Là, je sors des seuls mythes grecs, et puis finalement on arrive à une sorte de confirmation, d’adéquation du moins avec ces récits traditionnels - les TEK, Traditional Ecological Knowledges. C’est des phénomènes qu’on voit souvent finalement : les sociétés traditionnelles, on leur enseigne tous les miracles de la science moderne, puis ils disent « bah oui, mais on le savait déjà », voilà.

Béné Meillon :

Oui, ils savaient déjà. Mais ils ont une façon plus poétique de le raconter.

William Pillot :

Voilà. C’est ça. Donc ça, c’est aussi ce qui fait et le « chatoiement du monde », et la pertinence de ces récits antiques, qui ont encore des choses à nous dire.

Béné Meillon :

Alors tout à l’heure, tu nous parlais des monstres marins engendrés par parthénogenèse, qui naissent de Gaïa. Et c’est le cas aussi de Méduse, et des autres gorgones ? Est-ce qu’elles sont nées par parthénogenèse aussi ?

William Pillot :

Alors, il y a plusieurs versions. Quand il y a plusieurs versions, c’est qu’il y a un problème. Alors, il y a le lien avec Pontos, il y a le lien avec Gaïa, il y a le lien aussi… Alors, parfois elles sont … comme souvent, on les rabaisse ensuite, parce que sinon ça fait des divinités qui sont primordiales. Elles sont au-dessus des Olympiens, au-dessus de l’ordre présumé masculin, patriarcal, normé. Et du coup c’est un peu gênant, ces créatures qui sont plus anciennes, et peut-être plus prestigieuses. Donc parfois, on rabaisse complètement leur généalogie. Mais c’est des traditions qui vont être plus tardives.

Ce qu’il y a d’intéressant dans ces figures, c’est qu’elles représentent donc des figures de monstruosité, qui interagissent avec des héros et qui sont des marqueurs : à la fois des marqueurs géographiques… donc ça, c’est la grande histoire de : où se trouve Charybde ? Où se trouve Scylla ? Où vit Gorgone ? Bon, ça, ce n’est pas forcément le plus intéressant, mais c’est une manière aussi de poser les choses. Et puis des marqueurs, disons … d’un point de vue plus structuraliste, dans la marche vers l’être, pas forcément la civilisation, mais vers l’être, vers devenir soi-même, etc.

Persée devient Persée parce que, justement, il affronte la Méduse. Et ensuite, la puissance de pétrification du regard de Méduse est retournée par Persée contre d’autres ennemis. Méduse est aussi le témoignage… Alors, ça aussi c’est une lecture moderne, une lecture actuelle. C’est le témoignage donc de ce que peut faire le viol à la féminité : la marginalisation et la mort sociale, et la puissance de fascination qu’exerce cette femme, qui du coup est recluse, figure de sorcière au sens large. Femme recluse, donc sans domination masculine, et qu’on n’arrive même pas à regarder en face… C’est bien ce qui se joue dans ce regard qui pétrifie. Et donc là, à nouveau, la victoire de l’ordre social, c’est qu’on coupe la tête à ces femmes-là. C’est quand même la fin de cette histoire-là.

Il y a d’autres figures qui sont reliées aux Gorgones, comme Crisaor, par exemple. Crisaor qui est un homme, un homme en or (c’est ce que veut dire son nom), qui est une figure très positive, très lumineuse, et qui sort du cou de Gorgone au moment de sa décapitation. Donc, les choses sont pour le moins complexes. Et ce côté lumineux de l’élément aquatique renvoie aussi, justement, à une façon de nommer et les monstres marins, et la mer elle-même. La mer est brillante.

Donc il y a cette fascination, cette répulsion. On voyait déjà dans les divinités cosmogoniques… il y a l’élément aquatique… et qu’on retrouve chez ces monstres même au moment de leur mort, en fait. Le jaillissement est un thème, comme on le disait pour Pégase tout à l’heure : cette eau qui jaillit, ou ce Crisaor qui sort de la tête coupée. Ce jaillissement fascine. Donc, il y a une dimension de répulsion. Et puis il y a une dimension de fascination. Bon, comme souvent, les deux vont de pair.

Béné Meillon :

Oui, oui. J’ai l’impression, en tout cas, que dans l’iconographie, dans les représentations qu’on connaît, les monstres dont tu parles, océaniques, sont plutôt du côté du féminin.

William Pillot :

Alors oui, ça, ça pose la question effectivement du genre de la mer. Alors, l’élément liquide est très marqué par le genre féminin, dans la mythologie grecque en général, et pas seulement. Les figures masculines que l’on y trouve s’articulent parfois mal avec cette dimension féminine. Poséidon, on en a parlé, il est à l’interface. Océanos, il est à l’extérieur. Et donc la mer sur laquelle on navigue, et ce qui s’y trouve, renvoient à une dimension… au genre féminin.

Bachelard botte un peu en touche dans son livre sur l’eau, sur cette question. On sent qu’il est gêné par cette question. Mais oui, il y a une dimension féminine de l’eau. Alors, je vais répondre en faisant un détour par la philosophie d’Empédocle, par exemple. Empédocle… il considère que le monde est une sphère, *sphairos*, composée de quatre éléments, qui sont issus d’un principe qu’on peut dire masculin et féminin, qui est l’Amour et la Haine. De ce point de vue, l’eau dans la philosophie d’Empédocle, c’est l’élément le plus émouvant en quelque sorte, parce que donc Nestis… Alors, le terme de Nestis… il est compliqué à expliciter. Certains disent c’est le nom divinisé de l’eau chez Empédocle. Bon, restons-en là, à la limite. Les larmes de Nestis apitoient, et c’est ce qui permet aux hommes de boire, de s’abreuver. Et c’est quelque chose que l’on retrouve aussi au Proche-Orient avec les larmes de Tiamat, qui sont le Tigre et l’Euphrate. J’ai lu parfois dans des commentaires modernes que c’était la notion de « care ». Bon, moi je veux bien, pourquoi pas. Moi, il me semble que ça rabaisse un peu. C’est comme « parthénogenèse », je pense que ça rabaisse un petit peu l’idée. C’est plutôt, je dirais, la figure maternelle, nourricière, que du coup l’élément liquide partage aussi avec la terre, là encore.

Béné Meillon :

Gestationnelle.

William Pillot :

Exactement, exactement. Gestationnelle.

Béné Meillon :

Gestation… ce qu’il y a dans cette idée de « parthénogenèse », c’est qu’elle engendre d’elle-même, en fait. Sans principe masculin. Et c’est peut-être là qu’il y a quelque-chose qui peut sembler honteux ou dérangeant pour le patriarcat.

William Pillot :

Exactement, tout à fait ! Oui, oui, oui, tout à fait, tout à fait. C’est le cas d’Aphrodite aussi. Qui est le mari d’Aphrodite ? Est-ce que c’est son époux légitime ? Est-ce que c’est son amant ? Est-ce que ce sont les jeunes hommes que parfois, elle se plaît à pourchasser ? Ce sont des figures de femmes libres nées de l’eau, et ce sont quand même des figures qui ont pris corps dans ces sociétés dites « patriarcales » … elles le sont… mais je veux dire… c’est intéressant de voir que ces figures existent, quand même, et donc questionnent cet ordre. C’est toute cette tension entre le mythe et la norme.

Béné Meillon :

Et tu nous as dit que Pontos et Océanos étaient des monstres. Mais alors c’est…

William Pillot :

Océanos, ce n’est pas un monstre. Océanos est un titan.

Béné Meillon :

Ah, Océanos est un titan. Et Pontos est un monstre. Est-ce qu’il est représenté comme quelque chose qui tire du côté du monstrueux, de l’hybride, de l’animal - parce que bon, on est très familiers des représentations de Méduse, de Charybde et de Scylla, qui dans leurs représentations sont monstrueuses et répulsives, du fait d’avoir des tentacules sur la tête, du fait d’avoir un nombre de membres … voilà. Et puis d’être du côté pour certaines, de la dévoration, du danger. Est-ce qu’il y a ça chez Pontos ? Ou est-ce que c’est quand même quelque chose qui reste associé à ces puissances qu’on a rangées du côté de la féminité, de déesses ou de divinités féminines, disons, plutôt que masculines ?

William Pillot :

On n’a pas de représentation iconographique, à ma connaissance, de Pontos en monstre… selon les caractéristiques, disons… chimériques des monstres. A savoir, multiplication des membres, etc. Donc c’est plus cosmogonique. C’est comme Ouranos, le ciel : ce sont des entités primordiales. Je pense que c’est plus du côté, tu sais, de ce qu’on peut trouver chez Lovecraft - qui a une culture classique qui a clairement façonné son imaginaire. C’est-à-dire qu’en fait on ne les décrit pas. Ils sont trop monstrueux ! Et ce serait peut-être même un affaiblissement, que de les décrire. Donc leurs épigones, Chimère, Gorgone, on peut les décrire. Mais ces « grands anciens », pour reprendre le vocabulaire lovecraftien, on ne les décrit pas.

Ensuite, Pontos, c’est la mer qui fait peur. C’est paradoxalement aussi… avec ce que j’ai dit tout à l’heure… c’est la mer inféconde. C’est-à-dire que ce n’est pas une figure de mère maternante. Et donc oui, elle fait peur, en fait. Je pense que c’est sa caractéristique principale.

Béné Meillon :

Parce qu’elle est déchaînée et tumultueuse…

William Pillot :

Voilà, c’est le flot, c’est le flot déchaîné, c’est la mer des naufrages, etc. *Pontos Euxeinos* d’ailleurs, le Pont-Euxin, donc c’est… *Euxeinos*, c’est « favorable », « qui accueille ». C’est oxymorique … Les Grecs adorent faire ça. C’est pour l’amadouer, en fait. C’est la mer accueillante, parce qu’en fait, elle fait très peur. Parce qu’en plus, ce n’est pas la Méditerranée. C’est une mer que les Grecs connaissent moins, ils s’y aventurent dans le contexte colonial. Mais c’est une mer froide, sombre, qui fait peur.

Béné Meillon :

Alors, tu fais la transition avec la dernière question qu’on s’est posée pour aujourd’hui. C’est par rapport à la couleur de la mer. On a beaucoup discuté de ça lorsqu’on a introduit notre choix de nommer notre séminaire, et ce podcast, *Sea More Blue*. Bon, c’est un peu l’éternelle question : de quelle couleur la mer est-elle ? Est-ce que tu peux nous parler de la couleur emblématique de la mer… ou des couleurs… du point de vue des Grecs ?

William Pillot :

Oui. Alors évidemment, c’est une question qui a été très débattue. C’est un peu une question emblématique du rapport des études des classiques vis-à-vis de la mer. Il y a des citations fameuses. J’en avais apporté une, si vous me le permettez, donc c’est de Nietzsche, *Morgenröte*, *l’Aube*. Je trouve que ça résume assez bien la façon dont, à une époque, on pouvait poser le problème :

« Combien les Grecs voyaient la nature si différemment. » Il parle d’abord de la nature, d’ailleurs… « Si, comme il faut bien se l’avouer, leur œil était aveugle au bleu et au vert, et s’ils voyaient un marron plus profond à la place du bleu et un jaune à la place du vert (si donc ils désignaient par un même mot la couleur d’une chevelure sombre, celle du bleuet et de la mer méridionale, par exemple, ou encore, toujours par un même mot, la couleur des plantes les plus vertes et de la peau humaine, du miel et des résines jaunes : si bien que, comme c’est attesté, leurs plus grands peintres n’ont représenté leur univers qu’avec du noir, du blanc, du rouge et du jaune), – comme la nature devait leur sembler différente et …» Ça, c’est le point de Nietzsche… « …et plus proche de l’homme, puisque pour leur œil, les couleurs humaines prédominaient également dans la nature et que celle-ci baignait pour ainsi dire dans l’éther des couleurs de l’humanité. » Et là, c’est dur pour l’écocritique, puisqu’il termine : « le bleu et le vert déshumanisent la nature plus que toute autre couleur. »

Voilà. Et il faut faire avec cette citation. Alors en fait, il y a en quelque sorte des contresens. Adeline Grand-Clément, qui a produit un article dans la revue *Palace,* et qui reprend cette citation, montre à quel point c’est la façon dont, disons fin 19ᵉ, début 20ᵉ, on pose la question, puisqu’on s’intéresse au chromatisme universel, etc. Nietzsche, ici… ce qu’il veut montrer, c’est que les Grecs étaient plus proches de la nature, et que nous on a perdu cela ; puisqu’ils utilisent en fait des sortes de métaphores de couleurs corporelles, qu’ils projettent sur le monde. Et c’est un peu ce que Durkheim et Mauss proposent lorsqu’ils disent que les sociétés premières projettent leurs structures sociale et mentale dans l’univers. Bon. Après, il y a de vrais contresens, comme le fait que leur univers soit noir, blanc, rouge, jaune… Non, ça c’est une citation de Pline mal comprise. En fait, c’est la palette. Mais après il y a tout… On peut mélanger ces couleurs entre elles. Donc bon, ça, c’est une manière pour commencer de répondre à la question.

Et puis ensuite la deuxième manière… je dirais… il faut prendre du grec. Donc je prends une citation tirée de la pièce *Hélène* d’Euripide : « Venez enfin, vous aussi Tyndarides, dirigeant par l’éther les pas de vos coursiers, parmi les feux tournoyants des étoiles ; vous qui demeurez aux cieux, descendez, vous, sauveurs d’Hélène. » Donc on part du clair du ciel et on va arriver vers les couleurs de la mer, justement. Alors, comment on va traduire ça ? D’abord, je l’ai mis en grec :

« γλαυκὸν ἔπιτ’ οἶδμα κυανόχροά τε κυμάτων / ῥόθια πολιὰ θαλάσσας »

Donc, Thalassa, c’est bien la mer. Alors comment est-elle, cette mer ? Elle est « γλαυκὸν» : glauque. On en avait parlé, d’ailleurs. Alors on va dire bleu-vert. La houle bleu-vert.

« οἶδμα κυανόχροά τε κυμάτων » : le déferlement gris-bleuté des vagues de la mer.

Bon, alors on a du vert et du bleu, si on veut. On a du gris, on a du noir qui revient souvent… la mer sombre. Et puis on a cet aspect brillant en fait, qui n’est pas une couleur, mais qui est un chatoiement, qu’est le glauque. Alors il y a aussi d’autres termes, qu’on trouve chez Homère. Donc là, je remonte encore en arrière.

Il y a « οἶνος », donc « οἶνος » : le vin. Donc vineuse, ou semblable au vin. « Ἰωνίδες » : semblable à la violette. Clément Baranger en a parlé. Donc là, ce n’est peut-être pas seulement une question de couleur, mais de forme ourlée. Donc là, il faut peut-être solliciter une synesthésie pour comprendre ce que veulent dire ces termes-là. « Πορφύριος », donc pourpre, Porphyre. Et là encore, il y a l’éclatant et le précieux.

Et à l’inverse, la mélasse, « Μελαινεῖς », donc le noir, la mélasse noire ; « πολιός » : gris. Et donc ce qu’on traduit par cyan, « κυανός », « κυανή » au féminin, donc sombre. On peut avoir aussi « χλωρός », qui a donné le chlore. Donc voilà. Je donne, en fait, en gros, le vocabulaire… c’est l’étude lexicale et puis après il y a le commentaire qu’on peut en faire.

Alors il y a d’abord un chatoiement, ça, c’est certain. Il y a toute la palette chromatique qui y passe et puis il y a cette idée de changement. Cette idée de changement, de versatilité, de passage du clair à l’obscur. Et après, il y a toutes les explications, disons physiques, philosophiques, physiques de cela. Est-ce que c’est le vent qui produit ces changements chromatiques ? Est-ce que ce sont les cours d’eau ? Est-ce que ce sont les reflets du soleil ?

Béné Meillon :

… du phytoplancton ?

William Pillot :

Du phytoplancton ? Voilà ! Donc, c’est une vaste question. En tout cas, effectivement…

Béné Meillon :

… et des affects, aussi ?

William Pillot :

Les affects, exactement ! La symbolique liée à ces couleurs, ça c’est tout l’intérêt, je dirais, de l’article d’Adeline Grand-Clément, auquel il faut renvoyer sur ces questions. Absolument.

Et puis donc le livre que j’avais apporté de Marie-Claire Beaulieu qui reprend ce dossier, *The Sea in the Greek Imagination*… Il y a un chapitre consacré justement à ces imaginaires marins du point de vue de la couleur. Et effectivement, comme tu le dis, voilà, il y a cette dimension d’affect, de symbolique, en fait. De symbolique aussi, comme dans le qīng chinois, c’est-à-dire, ça veut dire vert-bleu, mais ça veut dire aussi printemps, ça veut dire bois, ça veut dire Est. Donc forcément, ça amène tout un imaginaire... En fait, la couleur en elle-même seule, comme une divinité seule, ne veut rien dire. Il faut l’intégrer dans un panthéon. C’est la grande leçon de Jean-Pierre Vernant. Bien ici, c’est pareil. Une couleur seule ne veut rien dire. Il faut la resituer dans un imaginaire général, voilà.

Valentine Porcile :

Ce qui est très intéressant, c’est la question de synesthésie, parce que c’est vrai qu’on entend dans certains termes … j’ai presque l’impression de sentir l’eau, ou de sentir même sa température. Et c’est ça qui est assez chouette. Y a la question du toucher aussi, je trouve, et de la sensation de l’eau sur soi qui est communiquée.

Béné Meillon :

Mais donc éclaire-nous, quand même ! Est-ce qu’on comprend bien que dans les textes grecs, il n’y a jamais la couleur ni bleue ni verte pour décrire aucune mer, aucun océan ? C’est ça ?

William Pillot :

Le cyan, le « κυανός », c’est du bleu sombre quoi, voilà. Si on veut vraiment le chercher, c’est là qu’il faudrait aller voir, vers le côté bleu cyan. Après bon, ça, c’est le vocabulaire… Il y a aussi une polychromie conservée. La tombe du plongeur de Paestum… il plonge… C’est une sorte de plongeon symbolique, mais il plonge dans l’eau quand même. Et il y a une sorte de protubérance qui est coloriée en bleu très foncé. Donc, c’est quand même du bleu, c’est du cyan, voilà. C’est la représentation de la mer, a priori.

Béné Meillon :

Oui. Et ils avaient bien des mots pour renvoyer à toutes les nuances de bleu et de vert, qui apparaissaient par ailleurs dans leurs poèmes quand ils décrivaient autre chose que la mer ?

William Pillot :

Ben, oui et non. C’est vraiment… Oui et non. Le bleu et le vert, en fait, on ne peut pas les traduire tels quels. C’est comme « nature », en fait. Bien sûr qu’ils savent ce que c’est que, ce que nous appelons la nature, le bleu et le vert. Mais bon, sans vouloir botter en touche… mais ça fait partie des concepts qui nous semblent très clairs : la nature, le bleu, et mettons… l’amour en fait. Difficile de traduire « amour » en grec ! Est-ce que c’est Éros ? Est-ce que c’est Philia ? Et bien pour bleu et vert, c’est pareil. La « θάλασσα γλαυκέα », là… on peut dire que c’est la mer bleue si on veut… un bleu sombre, voilà ! Mais un peu comme le disait Nietzsche, c’est une couleur qu’on rattache à des émotions humaines.

Béné Meillon :

Oui, c’est vraiment une question intéressante. Parce que c’est vrai que nous aujourd’hui, on ne peut pas penser à la mer Méditerranée… La première chose qui nous vient… Et on ne peut pas être devant la mer, en Méditerranée… hormis, bon, peut-être quand il fait très mauvais, très gris, durant des tempêtes ou la nuit… mais l’eau, on ne peut pas la voir autrement que bleue, vert émeraude, indigo, tout ce que tu veux.

Ça me fait penser à… Il me semble que c’est Anne Sibran - donc romancière, ethnologue de formation, qui expliquait que… Donc elle a appris le quechua, et lors de sa formation à l’INALCO, et lorsqu’elle a séjourné beaucoup avec des peuples premiers, notamment dans la région en Équateur où il y a des locuteurs natifs de quechua, elle expliquait qu’en quechua, si je me souviens bien, la couleur bleue n’existe pas. Et qu’il y a eu une sorte de moment qui a bouleversé la vision du monde, en fait, de ces locuteurs du quechua… C’est le moment où les enfants, qui à l’école apprenaient l’espagnol, ont appris « azul ». Les enfants sont rentrés à la maison, et leur a parlé d’une couleur qui, pour eux et elles, n’existait pas. Et donc chez eux, si j’ai bien compris, l’eau quand elle tire du côté du bleu, ben en fait elle serait plutôt verte, et le ciel serait plutôt du côté de ce qu’eux, en quechua - alors, je ne connais pas les termes, ce serait intéressant de revenir un petit peu sur les termes… Mais ça pose même la question de la capacité à percevoir quelque chose qu’on ne sait pas nommer. Et si on nomme ce que nous, par exemple, on nomme du bleu, on sait bien que le bleu et le vert, souvent… c’est… voilà, on hésite. Mais comment voit-on ? Que voit-on ? Ce que nous nous appelons bleu, comment les Grecs *voyaient*-ils, avec leurs *yeux* … ? Voilà, ce que nous, on ne peut pas s’empêcher de voir …du bleu, du vert. Et c’est vrai que même en termes de résonance affective, il y a des mondes qui nous séparent dans notre rapport à cette couleur.

William Pillot :

Je pense que c’est vraiment l’intérêt de se confronter, pas seulement au grec, mais à d’autres cultures. On a un effet de décentrement : on est obligés de questionner nos catégories, nos implicites, mais on n’en ressort pas…. Voilà, là on n’en ressort pas avec de plus grandes certitudes, au contraire.

Béné Meillon :

Mais non, mais non, et c’est drôle !

William Pillot :

Et ce n’est peut-être pas plus mal.

Béné Meillon :

Et ce séminaire, le fameux séminaire auquel est rattaché ce podcast, et ce podcast, s’intitulent *Sea More Blue*. On joue sur des mots. On fait des choses un petit peu troubles, du point de vue de la grammaire. Ça ne veut rien dire, grammaticalement, « Sea More Blue », voilà. Donc, il s’agirait de bleuir notre regard. Mais en fait, plus on travaille à bleuir notre regard, plus on trouble la couleur qu’on pensait bleue, de la mer et l’océan.

William Pillot :

En même temps, on l’avait appelé « Sea More Glauque », ça aurait été moins vendeur !

Béné Meillon :

« Sea More Glauque », c’est un petit peu moins « catchy », comme on dit, oui.

Valentine Porcile :

D’ailleurs, est-ce qu’on sait pourquoi le mot « glauque » est vu sous un prisme aussi négatif aujourd’hui ?

William Pillot

Je pense que c’est la dimension trouble. La dimension trouble, au sens où on ne voit pas à travers. Un peu marécageus… cette dimension-là. Je pense qu’il y a … Mais ça, c’est vraiment un glissement de sens. Ça, c’est le travail de la langue, mais… « Ἀθηνᾶ Γλαυκοπίς », Athéna au regard glauque, ça ne veut pas dire qu’elle a… Au contraire ! Ce n’est pas possible ! C’est vraiment… C’est le regard brillant de la chouette dans la nuit.

Valentine Porcile :

Et Glaucos, c’est également une divinité.

William Pillot :

Oui, tout à fait. Ça fait partie, disons, de ces concepts divinisés. Oui. Et puis de ce qu’on appelle les noms, c’est des théonymes. C’est-à-dire qu’il y a des personnages historiques qui s’appellent Glaucos, c’est un nom assez commun, par ailleurs, Glaucos.

Béné Meillon :

Bon, eh bien, on va terminer là pour aujourd’hui. Merci beaucoup, William, d’être venu aujourd’hui.

William Pillot :

Merci à vous. C’était un plaisir. Merci beaucoup.

Béné Meillon :

Merci Valentine. Merci Goulven, pour l’appui à la technique !

William Pillot :

Merci beaucoup.

Béné Meillon :

C’était donc le deuxième épisode du podcast *Sea More Blue*, consacré à la mer, l’océan, l’eau chez les Grecs ; et pour lequel nous avons eu le plaisir de recevoir aujourd’hui William Pillot, Maître de Conférences à l’Université d’Angers, et qui est aussi le co-porteur du séminaire de recherche *Sea More Blue*.

William Pillot:

Sea More Glauque! [Rires collectifs…]

Ce podcast est enregistré avec le soutien de, et dans les locaux de la MSH Ange Guépin, à Nantes ; grâce à l’appui, pour la technique, de Goulven Labat. Il est également soutenu par l’UA – l’Université d’Angers, et il est rattaché au séminaire de recherche interdisciplinaire *Sea More Blue* ; dont les coporteur.euses – Béné Meillon, moi-même donc, et William Pillot, appartiennent aux laboratoires le 3L.AM et l’UMR TEMOS. Pour plus de renseignements sur notre séminaire – ses objectifs, ses activités de recherche, ses nombreux partenaires scientifiques et soutiens financiers à Angers, Nantes et ailleurs, rendez-vous sur le site ecopoetique.hypotheses.org, où vous trouverez un onglet « Sea More Blue », assorti d’un menu déroulant, qui vous permettra de naviguer en ligne et de prendre le large avec nous, vers des imaginaires plus bleus.

 On vous souhaite du bon vent dans les voiles, ou de prendre une bonne respiration, pour plonger avec nous sous la surface de l’océan et dans des mondes aquatiques !